

« À CREVER CETTE HISTOIRE »

Si ses toiles se vendent à un rythme très soutenu aux États-Unis, Nicolas de Staël fait, en revanche, l'objet de vives attaques de la part de certains milieux artistiques et critiques parisiens qui considèrent comme une véritable « trahison » son retour, à partir de 1952, à une peinture figurative. Mais à ces assauts, il oppose un mépris royal. Cela dit, les soudaines et importantes rentrées d'argent venues d'outre-Atlantique le déstabilisent fortement : il n'a pas l'habitude de tant de moyens, ne sait qu'en faire et supporte très difficilement ces « collectionneurs-spéculeurs » qui font l'acquisition de ses œuvres sans même les avoir vues, uniquement parce que sa cote monte : « Depuis que "cela" se vend – qu'on me prend en considération – qu'on me

dit sur la route de la célébrité, c'est foutu, mon amie. Il n'y a plus rien. Cela se vide... J'ai perdu mon univers et mon silence. Je deviens aveugle. Ah, Dieu... revenir en arrière ! N'être personne pour les autres et tout pour moi-même... »⁶

C'est, malgré tout, grâce à ces revenus que Nicolas peut acquérir, en novembre 1953, à Ménerbes dans le Lubéron, à treize kilomètres de Lagnes – donc pas trop loin de Jeanne –, l'ancienne résidence d'été des évêques de Carpentras et y installer, un mois plus tard, Françoise et les enfants. « Le Castelet » – tel est le nom de cette bastide ceinte de remparts – est situé sur un éperon rocheux à la proue du village. C'est une superbe construction d'où la vue embrasse la vallée d'Apt, la plaine de Cavaillon et porte loin vers le nord, jusqu'au mont Ventoux. Nicolas a eu un véritable coup de cœur pour cette demeure fortifiée, malgré son état de délabrement et son manque total de confort.

6 - Lettre à Madeleine Hauptert, in Laurent Greilsamer, *Le Prince foudroyé, la vie de Nicolas de Staël*, Fayard, 1998, Paris, p.254.